



HAL
open science

“ La désignation des temps verbaux chez les premiers grammaticiseurs du castillan : entre délatinisation et relatinisation ”

Sophie Sarrazin

► To cite this version:

Sophie Sarrazin. “ La désignation des temps verbaux chez les premiers grammaticiseurs du castillan : entre délatinisation et relatinisation ”. *Revue des langues romanes*, 2024, 2 (128). hal-04853857

HAL Id: hal-04853857

<https://hal.science/hal-04853857v1>

Submitted on 13 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

« La désignation des temps verbaux chez les premiers grammaticiens du castillan : entre délatinisation et relatinisation »

Sophie Sarrazin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rlr/5848>

DOI : 10.4000/12zjv

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Sophie Sarrazin, « La désignation des temps verbaux chez les premiers grammaticiens du castillan : entre délatinisation et relatinisation », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXXVIII n°2 | 2024, mis en ligne le 19 décembre 2024, consulté le 06 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/5848> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12zjv>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

« La désignation des temps verbaux chez les premiers grammaticiens du castillan : entre délatinisation et relatinisation »

Sophie Sarrazin

Introduction

- 1 Il n'est nul besoin de parcourir longuement la dernière édition de la *Nueva gramática de la lengua española*, publiée en 2009 par la Real Academia Española (RAE), pour constater que la plupart des métatermes retenus trouvent leur origine dans la tradition terminologique gréco-latine. Cette réalité, qui, comme on le sait, n'est pas propre à l'espagnol, est particulièrement manifeste dans la nomenclature des tiroirs verbaux, et elle l'est de façon plus marquée encore que dans la tradition grammaticale française : ainsi, l'équivalent du *passé simple* français est-il dénommé *pretérito perfecto simple*, celui du *passé composé* *pretérito perfecto compuesto*. Telle qu'elle apparaît dans cette dernière édition, la nomenclature des temps verbaux s'apparente, à quelques exceptions près, à celle exposée dans la première grammaire académique, mise en circulation en 1771. Il n'est donc pas exagéré de dire que la terminologie académique, et singulièrement celle ayant trait au verbe a été, au moins depuis les premières propositions normatives de la RAE, fortement latinisée et qu'elle le reste encore aujourd'hui. Partant de là, de nombreux commentateurs se sont plu à dénoncer le caractère *latinizante* de cette tradition grammaticale, cet adjectif étant toujours dénigrant, comme l'observent Gómez Asencio (2001) et Esparza Torres (2022). Si l'usage métalinguistique de ce qualificatif ne s'est développé qu'à partir des premières décennies du xx^e siècle, sa charge critique, elle, est bien plus ancienne. Pour preuve, la réflexion que livre en 1847 le grammairien chilien Andrés Bello dans le prologue de sa célèbre *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los Americanos* :

En Espagne, comme dans d'autres pays européens, une admiration excessive pour la langue et la littérature des Romains a imprimé un caractère latin à presque toutes les productions intellectuelles. C'était là une tendance naturelle des esprits de l'époque de la restauration des lettres [...]. Il n'est guère étonnant, par conséquent, que la nomenclature et les canons grammaticaux de notre langue aient été empruntés au latin.

Si, de la même façon que le latin a été le modèle idéal des grammairiens, les circonstances eussent accordé cette primauté au grec, notre déclinaison eût compté aujourd'hui cinq modes au lieu de six, une voix moyenne fût venue s'ajouter à la voix passive et les aoristes et paulo-post-futurs n'eussent pas manqué d'apparaître dans la conjugaison du castillan (Bello 1847 : 154¹).

- 2 Sont rassemblés ici les arguments sur lesquels repose la thèse de l'excessive latinisation de la grammaire espagnole traditionnelle. Certains sont bien connus, avérés et documentés : que les premiers descripteurs du castillan aient emprunté leurs outils conceptuels à la grammaire latine, restaurée à la Renaissance par le retour aux textes de Donat et Priscien, relève de l'évidence. Ainsi, les propositions contenues dans la *Gramática de la lengua castellana*, publié par Nebrija en 1492 ne peuvent-elles se comprendre en dehors de la genèse de ce texte précurseur, directement issu de la version bilingue (*Introducciones Latinas contrapuesto el romance al latin*, publiées en 1486 ou 1488) de ces *Introducciones Latinae* diffusées partout en Europe et grâce auxquelles le professeur de Salamanque s'était acquis une solide réputation de latiniste humaniste². L'autre fait historique incontestable est que la grammaire académique s'est inscrite dans la continuité des auteurs ayant cherché, selon la célèbre formule de Nebrija, à « reducir en artificio » le castillan (*i.e.* le réduire à un artifice, c'est-à-dire à des règles grammaticales), afin, entre autres finalités, d'en fixer l'usage et d'en prévenir le déclin : dans le prologue de la première édition, la RAE reconnaît sa dette envers Nebrija, Bartolomé Jiménez Patón (*Instituciones de la gramática española*, 1614) et Gonzalo Correas (*Trilingue de tres artes de las tres lenguas, castellana, latina i griega*, 1627). Il faudrait ajouter à cette liste le père jésuite Juan Villar et son ouvrage destiné à l'enseignement au sein de sa congrégation, *l'Arte de la lengua española* (1651), important maillon de la chaîne qui relie Nebrija et la Real Academia selon M. D. Martínez Gavilán (2006, 271³). Il existe donc bien une continuité entre les grammaires de la Renaissance et la grammaire académique et il n'est guère étonnant que la nomenclature des temps verbaux de la Real Academia ait subi l'influence des terminologies verbales forgées par les auteurs cités.
- 3 Le raisonnement de Bello contient également deux jugements implicites loin d'avoir la même force d'évidence que les questions de filiation : celui, d'une part, qui voudrait que les grammairiens de l'époque de la « restauration des lettres » aient eu recours, de la même façon et dans les mêmes proportions, au latin pour étiqueter les catégories grammaticales ; celui, d'autre part, qui établit un lien consubstantiel entre l'introduction de latinismes dans la désignation des catégories grammaticales (ce que nous pourrions appeler la *latinisation terminologique*) et l'adoption des modèles fournis par la grammaire latine (la latinisation que l'on appellera *conceptuelle*⁴). La terminologie héritée a-t-elle été, uniformément, latinisée ou au contraire délatinisée (c'est-à-dire romanisée et, en l'occurrence, hispanisée) ? La latinisation terminologique est-elle le signe d'une latinisation conceptuelle de la description grammaticale ?
- 4 Ces deux interrogations sont à l'origine de la présente contribution qui s'intéressera aux choix terminologiques des premières grammaires espagnoles à visée normative, composées sur une période s'étendant de la fin du xv^e siècle avec la *Gramática de la*

lengua castellana d'Antonio de Nebrija, (1492) jusqu'au milieu du xvii^e siècle avec le traité de Juan Villar (1651), ouvrage qui, pour M. D. Martínez Gavilán (2006, 270-271), clôt une première étape de travail sur la langue espagnole amorcée avec Nebrija. Il s'agira d'analyser la place occupée par le latin dans la désignation des tiroirs verbaux – ou, plus exactement dans la désignation des catégories modo-temporelles constituant l'architecture du système verbal et dans lesquelles sont distribués les différents paradigmes, puisque c'est davantage une terminologie verbale qui se met en place avec les premiers grammaticiens qu'une nomenclature, entendue comme répertoire méthodiquement ordonné faisant correspondre, dans une relation de bi-univocité, les tiroirs et leurs étiquettes.

- 5 Quels ont été les choix terminologiques opérés par les premiers descripteurs ? Les processus de (dé)latinisation terminologique et de (dé)latinisation conceptuelle se superposent-ils ? Quels sont les enjeux et les motivations de la romanisation et de la latinisation des étiquettes ? Ce sont ces questions auxquelles les pages qui suivent tenteront d'apporter des réponses.

(Dé)latinisation terminologique et (dé)latinisation conceptuelle : état des lieux

- 6 Examinons tout d'abord les choix terminologiques opérés par les cinq auteurs dont les œuvres composent le corpus d'étude : Nebrija (1492), Villalón (1558), Jiménez Patón (1664), Correas (1625 et 1627⁵) et Villar (1651). Aussi bien dans le transfert du modèle hérité que dans les aménagements de ce modèle (rendus nécessaires par la prise en compte des spécificités linguistiques du castillan), trois grands procédés se dégagent :
- l'emprunt direct, par lequel un terme latin est adapté morphologiquement au castillan, comme dans les termes *indicativo*, *imperativo*, *su(b)juntivo*, *infinitivo*, *pretérito*, *gerundio*, *participio*, *finito/infinito* ; dans le cas de processus translatifs, les étymons latins sont, comme leurs avatars romans, des unités lexicales spécialisées qui ne ressortissent généralement qu'au domaine grammatical. Peuvent y être inclus également les dérivés (*participial*).
 - le calque sémantique (ou emprunt sémantique), par lequel la signification d'un terme latin est transférée à une unité lexicale espagnole existante, du fait de leur parenté ou de leur proximité morphologique. C'est ce procédé qui est à l'origine de l'emploi des adjectifs *perfecto imperfecto*, de *tiempo* et de *modo*. Cette « relatinisation interne » (Rey, Duval, Siouffi 2007, 240) a pour effet d'introduire une acception métalinguistique au champ sémantique de l'unité lexicale ;
 - la romanisation, caractérisée par le choix de vocables appartenant à l'espagnol courant, du moins au lexique non métalinguistique. C'est le cas qui se présente lorsqu'un auteur substitue *pasado* ("passé") à *preteritum*, *venidero* ("futur", "à venir") à *futurum*, *acabado* ("terminé") à *perfectum*, *no acabado* ("non terminé") à *imperfectum*. Ou encore lorsque, cherchant à nommer une nouvelle catégorie, il fait appel à *ministro*, formation certes savante forgée à partir de *ministerium*, mais qui est couramment employée depuis le xiii^e siècle pour désigner le serviteur (de Dieu essentiellement).
- 7 Comme on le voit, les deux premiers procédés relèvent de la (re)latinisation puisque les créations lexicales qui en découlent peuvent être regardées comme des latinismes terminologiques. En revanche, la troisième voie est le fruit d'une délatinisation terminologique dans la mesure où elle s'affranchit du métalangage latin.

- 8 Si l'on compare, à partir de cette grille d'analyse, les propositions de Nebrija à celles de Villar, force est de constater que le processus général au cours de la période a été celui de la relatinisation. En effet, comme l'ont souligné de nombreuses études⁶, les choix de Nebrija reposent en partie sur la romanisation des métatermes et c'est ce qui peut être observé dans le domaine verbal. Si les modes sont désignés par des emprunts directs au latin, les catégories temporelles, elles, reçoivent des dénominations tirées du lexique courant de l'espagnol :

Le mode dans le verbe, appelé qualité par Quintilien, est ce qui distingue certaines manières qu'a le verbe de signifier : indicatif [*indicativo*], impératif [*imperativo*], optatif [*optativo*], subjonctif [*subjuntivo*], infinitif [*infinitivo*]. [...].

Il existe cinq temps : présent [*presente*], passé non terminé [*passado no acabado*], passé terminé [*passado acabado*], passé plus que terminé [*passado más que acabado*], temps à venir [*venidero*] (Nebrija, 1492/1990, 197').

- 9 Remarquons que dans cet extrait tiré du Troisième Livre (consacré à la description de la morphologie des parties du discours, sur le modèle des grammaires méthodiques des langues classiques), Nebrija utilise la même terminologie que dans le Cinquième Livre, sorte de grammaire abrégée à destination des apprenants étrangers et contenant préceptes généraux et paradigmes.
- 10 En revanche, cent soixante ans plus tard, au terme de cette première étape de grammatisation du castillan, Villar recourt à une terminologie amplement latinisée, faisant la part belle aux emprunts directs et aux calques sémantiques, aussi bien pour la désignation des catégories modales que pour les catégories temporelles :

Il existe quatre modes, indicatif [*indicativo*], impératif [*imperativo*], optatif [*optativo*], subjonctif [*subiunctivo*] (qui ne font qu'un est et ne se différencient que par les particules adjectives) et l'infinitif [*infinitivo*]. Et il y a six temps, présent [*presente*], prétérit imparfait [*preterito imperfecto*], prétérit parfait [*preterito perfecto*], prétérit plus-que-parfait [*preterito mas que perfecto*], futur imparfait [*futuro imperfecto*], et futur parfait [*futuro perfecto*] (Villar 1651, 29^o).

- 11 Le point de bascule vers la relatinisation se situe entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle.
- 12 En 1558, Villalón, en effet, qui reproche à Nebrija d'avoir repris aux auteurs latins les divisions du *preteritum*, propose un étiquetage résolument délatinisé. Comme l'humaniste sévillan, il castillanise la dénomination des catégories temporelles, du moins les trois qui lui semblent pertinentes pour l'espagnol : « tiempo presente », « tiempo pasado », « tiempo futuro⁹ », reprenant ainsi la doctrine greco-latine des *tria tempora*, fondée sur l'idée que la catégorie linguistique du temps s'organise autour d'une division tripartite, supposée naturelle¹⁰ :

Il n'y a que trois différences dans les variations de temps du verbe de la langue castillane. Temps présent [*Tiempo presente*], comme *yo amo*. Temps passé [*Tiempo pasado*], comme *yo amé*. Et temps futur [*tiempo futuro*], qui est celui à venir, comme *yo amaré*. [...] Même si Antonio de Nebrija a ajouté dans sa Grammaire latine deux prétérits [*preteritos*] y deux futurs [*futuros*], parfait [*perfecto*], imparfait [*imperfecto*] et plus-que-parfait [*plusquamperfecto*]. C'est ce qu'il a trouvé dans les élégances stylistiques du latin. [...] Mais notre langue castillane n'a pas besoin de cette multiplication de temps. Bien qu'ils soient parfois utilisés, ils sont tous inclus dans le temps passé ou s'ils sont futurs, c'est là qu'ils ont leur place et ils doivent être inclus dans le temps qui est à venir. (Villalón 1558, 36-37)¹¹

- 13 Pour les catégories modales, Villalón va plus loin que son prédécesseur dans la délatinisation terminologique, puisqu'il opte là aussi pour la traduction explicite.

Ainsi, « la manera de mostrar » [la manière de montrer], « la manera de mandar » [la manière d'ordonner], « la manera de desear » [la manière de désirer], « la manera de ayuntar » [la manière de joindre], « la manera infinita y indeterminada » [la manière non finie et indéterminée] sont les métatermes que Villalón propose dans la présentation des paradigmes verbaux comme équivalents des termes « latins » (il s'agit en fait d'emprunts directs), « indicativo », « imperatiuo », « optatiuo », « subjuntivo », « infinitivo » (Villalón 1558, 39 ; 45-47).

- 14 Au XVII^e siècle, un renversement s'opère. En effet, dans le traité de Jiménez Patón de 1614, les étiquettes, tant modales que temporelles, sont des latinismes : « indicativo », « imperativo », « conjunctivo¹² », « infinitivo » désignent les quatre modes retenus (Jiménez Patón 1614, 101) ; « pretérito imperfeto », « pretérito perfeto », « futuro perfeto », « pretérito plusquamperfeto », « futuro imperfeto », « presente » sont les six temps mentionnés. Toutes ces dénominations, on le voit, résultent d'emprunts directs ou de calques sémantiques et, contrairement à ses deux prédécesseurs, Jiménez Patón n'éprouve pas le besoin d'en expliciter la signification. Son système terminologique s'apparente donc à celui qu'exposera au milieu du siècle Juan Villar. Gonzalo Correas, pour sa part, n'adopte pas tout à fait la même politique terminologique dans ses ouvrages de 1625 et 1626. En 1625, il expose une double terminologie, l'une en partie romanisée, l'autre latinisée :

Il existe cinq temps personnels : le présent [*presente*], qui montre ce qui se fait maintenant ; le passé inaccompli et non terminé [*pasado no cunplido ni acabado*], qui montre ce qui se faisait et qui n'est pas terminé ; le passé accompli et terminé [*pasado cunplido i acabado*], qui montre ce qui se fit et qui est terminé ; le passé plus qu'accompli [*pasado mas que cunplido*], qui montre ce qui s'est fait avant autre chose, avant de faire quelque chose d'autre ; le temps à venir [*venidero*], qui montre ce qui doit se faire plus tard. Ces cinq temps sont appelés dans la grammaire latine présent [*presente*], prétérit imparfait [*preterito imperfecto*], prétérit parfait [*preterito perfecto*], prétérit plus-que-parfait [*preterito plusquamperfecto*], futur imparfait [*futuro imperfecto*]. Ces derniers termes étant plus familiers à ceux qui étudient, nous les utiliserons parfois (Correas 1625, 241¹³).

- 15 Dans ce chapitre de teneur théorique, où sont exposés les différents paramètres nécessaires à la prise en compte du verbe espagnol, Correas reprend peu ou prou les étiquettes temporelles imaginées par Nebrija¹⁴ tout en ayant conscience que ces dénominations ne peuvent avoir qu'une valeur heuristique, concurrencées qu'elles sont dans l'usage par la terminologie latinisée que Correas se résigne à adopter dans la partie descriptive de son ouvrage de 1625 (notamment dans la description des paradigmes) et dans son ouvrage de 1627. Il apparaît donc que dans la première moitié du XVII^e siècle, il n'était plus possible de désigner les catégories temporelles autrement que par les étiquettes latinisées dont Correas dresse la liste dans la citation précédente.
- 16 Il en va de même des catégories modales (quoique dans ce cas le revirement soit moins manifeste, Nebrija ayant opté pour l'emprunt direct au latin). Correas n'en admet que deux qu'il désigne par des termes issus d'emprunts directs au latin : le « demostrativo » ou « indicativo », d'une part, le « suxuntivo », de l'autre.
- 17 Cette relatinisation des catégories modales et temporelles implique-t-elle une relatinisation conceptuelle ? Assurément non, puisque l'on peut considérer que la période est caractérisée par un mouvement général de *délatinisation* conceptuelle. En effet, à partir de Nebrija et de façon particulièrement nette au XVII^e siècle, se met en place un processus d'émancipation de la description de l'espagnol vis-à-vis des modèles

fournis par la grammaire latine (tardo)antique. La prise en compte des individualités linguistiques amène les grammaticiens à adopter des stratégies d'adaptation (« *estrategias de adaptación* », Swiggers 2009, 16), qui se concrétisent selon Gómez Asencio (2001, 52) par trois procédés :

- ◦ la suppression de catégories latines non pertinentes : Nebrija, déjà, élimine le supin, mais ce sont surtout les auteurs du XVII^e siècle qui se distinguent, en remettant en question le dogme des cinq modes de Donat et Priscien. Pour Jiménez Patón, la distinction modale est un leurre et s'il faut la conserver pour des raisons de commodité descriptive, l'optatif doit en être éliminé ; pour Correas, il n'existe que deux modes (indicatif et subjonctif) ; chez Villar, l'optatif se fond avec le subjonctif ;
 - le réaménagement de catégories et de critères existants : Ainsi, Correas refuse à l'impératif et à l'infinitif le statut de mode pour leur assigner celui de temps, ouvrant ainsi la catégorie du temps à des paramètres non fondés sur les *tria tempora* greco-latins ;
 - la création de nouvelles catégories et de nouveaux paramètres : on pense ici à la sous-catégorie des *tiempos por rodeo*, que l'on pourrait traduire littéralement par *temps construits par détour*, notion forgée par Nebrija pour rendre compte des innovations romanes (formes périphrastiques, futur et conditionnel), que Correas (1625 ; 1627) reprend pour désigner les temps et constructions périphrastiques ; à celle de *circunloquio* que Jiménez Patón n'applique qu'aux temps composés et que Villar utilise pour désigner les constructions périphrastiques rangées dans le tiroir de l'infinitif futur. On pense également à la catégorie du *nombre participial infinito*, dont Nebrija fait l'une des huit parties du discours pour traiter ce que l'on appelle aujourd'hui le participe (passé) et qui devient chez Correas *participio ministro*, en tant qu'il est associé dans la formation des temps composé aux verbes *ministrales* (= les auxiliaires). On pourrait ajouter à cette liste les catégories de futur imparfait et futur parfait (*futuro imperfecto / futuro perfecto*), absentes du modèle de Donat et Priscien, lesquels ne reconnaissent qu'une seule catégorie de futur. Cette distinction, qui permet de dissocier futur simple et futur composé de l'indicatif en reprenant la distinction, aspectuelle, avant la lettre, entre prétérit parfait et prétérit imparfait, est exploitée chez Jiménez Patón et Villar.
- 18 Le mouvement de relatinisation terminologique ne s'explique donc pas par un mouvement de relatinisation conceptuelle, d'un quelconque retour aux sources. On remarquera que les innovations conceptuelles, résultant de stratégies d'adaptation, elles-mêmes produits de la prise en compte des innovations romanes, trouvent souvent leur dénomination dans le recours à un vocable latin : *circunloquios*, *perfecto*, *infinito*, *participial* restent des latinismes.

Enjeux et fonctions de la relatinisation terminologique

- 19 Le phénomène que nous avons proposé d'appeler *délatinisation conceptuelle* est particulièrement patent chez les grammaticiens du XVII^e siècle (Jiménez Patón, Correas, Villar) ; il s'inscrit dans un mouvement général de contestation de la primauté du latin sur une langue, l'espagnol, compagne d'un Empire hégémonique et dont le rayonnement artistique et littéraire est à son apogée ; ce mouvement alimente autant qu'il s'en nourrit des querelles littéraires entre promoteurs et contempteurs du cultisme, l'affrontement le plus célèbre étant celui qui oppose Lope de Vega et Góngora. Nos grammaticiens ont clairement choisi leur camp : c'est en effet à Jiménez Patón que l'on doit, selon Lope de Vega lui-même, l'invention du terme péjoratif *culteranismo* pour

référer au cultisme (Madroñal 2004, 1204), ce dernier terme ayant été forgé bien plus tard¹⁵ ; quant à Villar, il critique vivement l'usage immodéré de l'hyperbate, imitée de la syntaxe latine et qu'il juge inadaptée aux structures morphosyntaxiques du castillan, ne faisant qu'« obscurcir les écrits » (1651, 96), critique à peine voilée du style latinisant des écrivains cultistes. Correas va plus loin dans la réfutation de la supériorité du latin sur l'espagnol : sur la foi d'un ensemble de documents qui s'avéreront être des faux¹⁶, il soutient dans le propos liminaire de la grammaire de 1625 que c'est le latin qui est issu de l'espagnol, et non l'inverse, ce qui l'encourage par ailleurs à proposer une réforme orthographique radicalement phonétiste et donc tout aussi radicalement délatinisante.

- 20 Dans un tel contexte idéologique, il est surprenant de voir ces grammairiens, animés par la mise au jour de la *propiedad* (la « propriété », entendre par là l'idiosyncrasie¹⁷) du castillan, opter pour des étiquettes modo-temporelles calquées du latin, certes quelquefois à contre cœur, comme on le voit dans la dernière citation de Correas. Comment expliquer cet apparent paradoxe ? Et pourquoi les grammaticiens du xvii^e siècle n'ont-ils pas suivi la voie vulgarisatrice tracée par Nebrija et creusée par Villalón, pourquoi ont-ils fait le choix de l'opacité terminologique quand leurs prédécesseurs faisaient celui de la transparence ? Ce qui revient à se demander pourquoi la relatinisation terminologique qui s'impose dans cette première moitié du xvii^e siècle, d'une part, ne nuit pas, dans l'esprit de ceux qui y recourent, à l'entreprise de revalorisation du castillan par rapport au latin et pourquoi, d'autre part, elle ne nuit pas non plus au fonctionnement des métatermes, c'est-à-dire à leur capacité à renvoyer à un concept grammatical ; autrement dit : pourquoi le recours aux latinismes est-il regardé comme un procédé aussi voire plus efficace que la castillanisation ?
- 21 À cette seconde question, Correas fournit un premier élément de réponse lorsqu'il prévient qu'il aura recours quelquefois – en fait régulièrement – à des étiquettes latinisées parce qu'elles sont « plus familières à ceux qui étudient ». « À ceux qui étudient », c'est-à-dire à ses lecteurs, qu'il sait formés aux *Institutiones Latinae* de Nebrija¹⁸ ou, s'ils sont étrangers, aux autres traités latins de la Renaissance. Par cette remarque, Correas nous rappelle en effet que ce que l'on pourrait appeler *l'horizon d'attente métalinguistique* des lecteurs du xvii^e siècle est façonné par la fréquentation régulière d'une terminologie à base latine, et ce, pour deux raisons : d'abord parce que la grammaire latine constitue toujours cet enseignement fondamental par lequel passaient nécessairement « ceux qui étudient » et, ensuite, parce que l'enseignement du latin était dispensé en espagnol et qu'il reposait largement sur des exercices de traduction¹⁹, une pratique qui a favorisé l'introduction et la diffusion de métatermes latinisés, moteur essentiel de la relatinisation terminologique. En somme le rôle joué par la traduction dans les pratiques pédagogiques est comparable à celui qu'a joué la traduction dans la relatinisation du lexique général, telle qu'elle est analysée dans Dworkin 2010.
- 22 Une autre élément de réponse est apporté par une remarque, apparemment anodine, que glisse Villar dans le prologue de sa grammaire, à propos de l'utilité que revêt pour les Espagnols l'apprentissage de leur propre langue pour accéder à la connaissance d'autres idiomes, dont le latin : « De la même façon qu'ils savent parler leur propre langue, il ne leur manque que sa connaissance scientifique, de façon à pouvoir donner à chaque chose le nom qui lui est propre » (Villar 1651, 6-7²⁰).
- 23 Pour Villar, donc, la description grammaticale est une science qui, comme toutes les autres sciences, doit s'appuyer sur un appareil terminologique propre, qui n'est pas

celui de la langue ordinaire, que l'on apprend avec le lait maternel. Le métalangage (« les noms » donnés « aux choses ») n'a donc pas vocation à être transparent, à renvoyer à une expérience sensible : il doit désigner des catégories abstraites, complexes. Ce que montre ce jugement de Villar, c'est qu'il n'est plus concevable, dans cette première moitié du XVII^e siècle, de rapporter le système des temps à l'expérience sensible de la chronologie des trois périodes du passé-présent-futur, comme le font Nebrija et Villalón, en recourant à des vocables tirés de la langue courante. Les métatermes renvoient à des concepts qui n'existent qu'au sein du domaine scientifique qui leur correspond et qui les structure, c'est-à-dire le savoir grammatical. On voit donc qu'à l'époque de Villar s'est imposée l'idée que le métalangage est un lexique technique qui, à ce titre à tout intérêt à rester opaque, c'est-à-dire dégagé du langage ordinaire.

- 24 Et précisément, ce savoir se construit, depuis le siècle précédent, grâce à un réseau puissant et tentaculaire qui met en lien les connaissances accumulées sur les langues, classiques comme vernaculaires, réseau que S. Auroux a proposé de nommer la *Grammaire Latine Étendue* (Auroux 1994, 82). Or, explique S. Auroux, l'efficacité de cette mise en commun du savoir repose sur une homogénéisation terminologique, née du transfert du métalangage latin vers les langues vernaculaires. Ce fond métalinguistique à base latine se développe en même temps que se développent les progrès dans la description des langues, progrès particulièrement marqués au XVI^e siècle avec, pour le latin, les innovations dues à des auteurs comme Scaliger, Ramus ou Sanctius (Padley 1976) ou celles issues de la grammatisation massive des langues vernaculaires. Dès lors, le recours à des emprunts que nous regardons aujourd'hui comme opaques étaient, au XVII^e siècle le signe et la garantie de leur connexion à un réseau, de l'universalité du cadre conceptuel qui les portait et, partant, de leur validité épistémologique.
- 25 Ce recours généralisé à une terminologie d'origine latine ne remet donc nullement en question le processus de délatinisation idéologique et de promotion du castillan : ce n'est pas une quelconque supériorité de la langue latine qui est lue derrière les latinismes terminologiques mais la référence à un savoir globalisé qui ne peut que rejaillir sur une langue dont on n'a de cesse de célébrer la grandeur.

Conclusion

- 26 Au terme de ce parcours historiographique, trois conclusions peuvent être dégagées :
- i. Contrairement à ce que l'on était en droit d'imaginer, l'usage d'étiquettes latinisées pour désigner les catégories modales et temporelles qui structurent la classification des temps verbaux est un phénomène qui, pour le castillan, ne se généralise qu'au début du XVII^e siècle ;
 - ii. Paradoxalement, cette pratique se développe à une époque où les auteurs de traités grammaticaux espagnols cherchent à tenir à distance les préceptes issus de la tradition gréco-latine et à mettre en avant les caractères idiosyncrasiques du castillan, la *propiedad* de la langue devenant le maître mot de ces ouvrages ;
 - iii. Ce n'est donc pas, contrairement à ce qu'affirme A. Bello, une « admiration excessive pour la langue et la littérature des Romains » qui motive ces choix terminologiques mais bien plutôt leur efficacité pédagogique et leur universalité. Ce dernier facteur autorise à penser que le processus de relatinisation pourrait s'apparenter à un processus de standardisation se déployant bien au-delà des frontières de l'Espagne. Resterait donc à comprendre selon quelles modalités s'est établi le dialogue entre les différentes traditions et le rôle qu'ont pu y jouer les traités didactico-contrastifs, particulièrement en vogue aux XVI^e et XVII^e siècles.

BIBLIOGRAPHIE

- ALARCOS GARCÍA, Emilio, 1934. « Una teoría acerca del origen del castellano », *Boletín de la Real Academia Española*, 21/102, 209-228.
- AUROUX, Sylvain, 1994. *La révolution technologique de la grammatisation*, Bruxelles, Mardaga.
- BELLO, Andrés, 1847. *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los Americanos*, éd. de TRUJILLO, Ramón (1988), Madrid, Arco/Libros, 2 tomes.
- BLANCO, Mercedes (dir.), 2018. « Polémique sur Góngora » dans BLANCO, Mercedes (dir.), *Góngora et les querelles littéraires de la Renaissance*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, Observatoire de la vie littéraire (OBVIL). Consulté le 14 novembre 2024 : <https://obvil.sorbonne-universite.fr/corpus/gongora/polemos/>
- CORREAS, Gonzalo, 1625. *Arte grande de la lengua castellana*, éd. de ALARCOS GARCÍA, Emilio (1954), *Revista de Filología Española*, Annexe LVI.
- CORREAS, Gonzalo, 1627. *Trilingue de Tres Artes de las tres lenguas Castellana, Latina, i Griega, todas en Romanze*. Salamanque, Antonia Ramírez.
- DWORKIN, Steve, 2010. « Thoughts on the Re-Latinization of the Spanish Lexicon », *Romance Philology*, 64/2, 173-183.
- ESPARZA TORRES, Miguel Ángel, 2022. « Latinización y deslatinización en la Gramática sobre la lengua castellana de Antonio de Nebrija », dans GÓMEZ ASENCIO, José Jesús & QUIJADA VAN DEN BERGHE, Carmen, *Antonio de Lebrixa Grammatico en su medio milenio*, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 103-142.
- GÓMEZ ASENCIO, José Jesús, 2001. « Lo latino de las gramáticas del español », dans MAQUIEIRA RODRÍGUEZ, Marina et al. (coords.), *Actas del II Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística*, Madrid, Arco/Libros, 35-54.
- GÓMEZ ASENCIO, José Jesús, 2015. « Terminología gramatical española de los principios/ Principios de la terminología española », dans BRULEY, Cécile & SUSO LÓPEZ, Javier, *La terminología gramatical del español y del francés. La terminologie grammaticale de l'espagnol et du français*, 25-74.
- JIMÉNEZ PATÓN, Bartolomé, 1614. *Instituciones de la gramatica española*, Éd. de QUILIS, Antonio & Rozas, Juan Manuel, Madrid (1965), CSIC.
- JULIEN, Jacques, 1988. « La terminologie française des parties du discours et de leurs sous-classes au XVI^e siècle », *Langages*, 92, 65-78.
- MADROÑAL, Abraham, 2004. « Sobre Jiménez Patón y el culteranismo a la luz de un texto inédito », dans LOBATO, María Luisa & DOMÍNGUEZ MATITO, Francisco (éds), *Memoria de la palabra ; Actas del VI Congreso de la AISO*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, 1203-1216.
- MARTÍNEZ GAVILÁN, María Dolores, 1997. « La originalidad de Gonzalo Correas y su influencia en la tradición gramatical española », dans GALLARDO PAÚLS, Beatriz et al. (coords), *Panorama de la investigación lingüística a l'Estat espanyol ; Actes del I congrés de lingüística general*, vol. 4, València : Universitat de València, 87-94.

- MARTÍNEZ GAVILÁN, María Dolores, 2006. « El cierre del ejercicio : la obra de Juan Villar », dans GÓMEZ ASENCIO, José Jesús (dir.), *El castellano y su codificación gramatical*, vol. 2, *De 1614 (B. Jiménez Patón) a 1697 (F. Sobrino)*, Burgos, Fundación Instituto Castellano y Leonés de la Lengua, 219-276.
- MARTÍNEZ GAVILÁN, María Dolores, 2024. « De la *proprietates linguae* al *genio de la lengua*. Introducción y desarrollo de estas nociones en la lingüística española (siglos XVI-XVIII) », *ELiES (Estudios de Lingüística del Español)*, 48. Consulté le 14 novembre 2024 : <https://bop.unibe.ch/elies/article/view/10517/14247>.
- NEBRIJA, Antonio de, 1492. *Gramática de la lengua castellana*, éd. de QUILIS, Antonio (1989), Madrid, Editorial Centro de Estudios Ramón Areces.
- PADLEY, Arthur G., 1976. *Grammatical Theory in Western Europe 1500-1700 ; The Latin Tradition*, Cambridge, CUP.
- PELLEN, René, Tollis, Francis, 2011. *La gramática castellana d'Antonio de Nebrija ; grammaire d'une langue, langue d'une grammaire. Tome 1 (Un système descriptif pour le castillan)*. Limoges, Lambert-Lucas.
- PELLEN, René, Tollis, Francis, 2018, *La Grammaire espagnole de Nebrija (1492). Un pas décisif dans la grammatisation de l'espagnol*. Limoges, Lambert Lucas.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA-ASALE, 2009. *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Libros.
- REY, Alain, DUVAL, Frédéric, SIOUFFI, Gilles, 2007. *Mille ans de langue française, histoire d'une passion*, Paris, Perrin, 2 tomes.
- RIDRUEJO, Emilio, 1977. « Notas romances en gramáticas latino-españolas del siglo xv », *Revista de Filología Española*, 59, 47-80.
- SARRAZIN, Sophie, 2018. « Les tiroirs verbaux romans dans l'œuvre grammaticale de Nebrija : quelques remarques », dans VICENTE LOZANO, José (ed.), *Études de Linguistique ibéro-romane en hommage à Marie-France Delport*, Rouen, Publications Électroniques de l'ERLAC, 135-146.
- SERBAT, Guy, 1975. « Les temps du verbe en latin », *Revue d'Etudes Latines*, 53, 367-405.
- SWIGGERS, Pierre, 2009. « Terminología gramatical y lingüística ; elementos de análisis historiográfico y metodológico », *Res Diachronicae*, 7, 11-35.
- VILLALÓN, Cristóbal de, 1558. *Gramática Castellana ; Arte breve y compendiosa para saber hablar y escribir en la lengua Castellana congrua y decentemente*, éd. de ALARCOS GARCÍA, Constantino (1971), Madrid, CSIC.
- VILLAR, Juan, 1651. *Arte de la lengua española reducida a reglas y preceptos de rigurosa gramatica*. Valence : Francisco Verengel.

NOTES

1. « En España, como en otros países de Europa, una admiración excesiva a la lengua y a la literatura de los romanos dio un tipo latino a casi todas las producciones del ingenio. Era ésta una tendencia natural de los espíritus en la época de la restauración de las letras. [...] No era, pues, de extrañar que se sacasen del latín la nomenclatura y los cánones gramaticales de nuestro romance.

Si como fue el latín el tipo ideal de los gramáticos, las circunstancias hubiesen dado esta preeminencia al griego, hubiéramos probablemente contado cinco casos en nuestra declinación

en lugar de seis, nuestros verbos hubieran tenido no sólo voz pasiva, sino voz media, y no habrían faltado aoristos y paulo-post-futuros en la conjugación castellana ».

2. Sur ce point, voir Tollis (2011, 16-17) et Sarrazin (2018, 135-136).

3. Mais un ouvrage qui en 1771, quelques années après l'expulsion des jésuites d'Espagne, ne devait pas être recommandable dans une grammaire institutionnelle.

4. Cette distinction s'inspire de celle que propose Julien (1988, 65), qui parle d'*emprunt terminologique* et d'*emprunt conceptuel*.

5. Correas est l'auteur de deux grammaires espagnoles, l'une, communément appelée *Arte grande*, a été composée en 1625 mais est restée inédite jusqu'en 1903, l'autre, plus ramassée parce qu'incluse dans un recueil de trois grammaires (espagnole, latine et grecque), a été publiée à Salamanque en 1627. Elle est fréquemment désignée sous le titre d'*Arte Kastellana*, la graphie respectant la proposition de réforme phonétiste de l'auteur.

6. Par exemple J.J. Gómez Asencio (2015) ou R. Pellen & F. Tollis (2011, 37) qui remarquent « la fréquente romanisation de la terminologie héritée » et relèvent ailleurs (2018, 101) que « l'exposé de la GC repose pour un petit tiers sur une terminologie spécialisée dont presque la moitié procède de la langue usuelle ; le reste fait appel à la langue usuelle non marquée ».

7. « El modo en el verbo, que Quntiliano llama calidad, es aquello por lo cual se distinguen ciertas maneras de significado en el verbo : indicativo, imperativo, optativo, subjuntivo, infinitivo. [...]. Los tiempos son cinco : presente, pasado no acabado, pasado acabado, pasado más que acabado, venidero. »

8. « Los modos son quatro, indicativo, imperativo, optativo, subiunctivo (que esencialmente son un mesmo, y solamente se distinguen por las partículas que se les llegan) y el infinitivo. Y los tiempos son seis, presente, preterito imperfeto, preterito perfeto, preterito mas que perfeto, futuro imperfeto, y futuro perfeto ».

9. Le choix de *futuro* ne peut pas vraiment être considéré comme un emprunt ou un calque métalinguistique puisque le terme, introduit par voie savante, se trouve régulièrement dans les écrits dès le XIV^e siècle avec le sens qui est sollicité ici. Mais l'adjectif *venidero* est plus courant et c'est probablement la raison pour laquelle Nebrija le choisit.

10. Voir sur cette question Serbat (1975, 373-374).

11. « Ay solas tres diferencias del tiempo por donde se varia el verbo por la lengua castellana. Tiempo presente, como yo amo. Y tiempo pasado, como yo ame. Y tiempo futuro, que es el que esta por venir, como yo amare. [...] Aunque Antonio de Nebrija en su arte de Gramatica Latina añadió dos preteritos y dos futuros, perfecto y imperfecto y plusquamperfecto. Pero esto fue porque así lo hallo en la elegancia Latina [...]. Pero nuestra lengua Castellana no tiene neçesidad desta multiplicacion de tiempos. Aunque alguna vez use dellos, todos se incluyen en tiempo pasado, o si son futuros van debajo y se incluyen en el tiempo que esta por venir. »

12. *Conjunctivo* est un emprunt direct au latin *conjunctivus* qu'emploient certains grammairiens latins (dont Donat). Priscien préfère *subjunctivus*, mais les deux termes sont définis de la même façon chez les deux auteurs, puisqu'ils sont tous les deux des traductions de l'*hupotaktikē* des grammairiens grecs de l'école d'Alexandrie.

13. « Los tiempos enteros de personas son zinco : presente, que demuestra lo que aora se haze ; pasado no cunplido ni acabado, que muestra lo que se hazia i no se acabó ; pasado cunplido i acabado, que muestra lo que se hizo antes que otra cosa, i antes que otro hiziese ; venidero, que muestra lo que se ha de hazer adelante. A estos zinco tienpos en la gramatica Latina los llaman presente, preterito inperfecto, preterito perfecto, preterito plusquamperfecto, futuro inperfecto. Los quales terminos usaremos alguna vez como notorios á los que estudian. »

14. Remarquons tout de même le début d'une prise en compte de l'aspect verbal avec l'introduction des qualificatifs *cumplido* (accompli) / *no cumplido* (inaccompli) comme transposition des catégories *perfectum-imperfectum* du latin.

15. Le terme *cultismo* n'apparaît pas dans les textes de l'époque ; comme on peut le voir dans les pièces polémiques réunies par Mercedes Blanco (2018), c'est l'adjectif *culto* ou le substantif *cultura* qui sont communément employés au XVII^e siècle pour faire référence au courant poétique dont Góngora fut le représentant le plus célèbre.
 16. Sur ces documents et la théorie dite de l'espagnol primitif, voir, par exemple, Alarcos García (1934) et Martínez Gavilán (1997, 89).
 17. Sur cette notion et l'importance qu'elle revêt au XVII^e siècle, voir Martínez Gavilán (2024).
 18. Les *Institutiones Latinae* de Nebrija resteront le texte officiel pour l'enseignement du latin en Espagne jusqu'au XVIII^e siècle.
 19. Voir sur ce point Ridruejo 1977.
 20. « Por el mesmo caso que ya saben hablar su lengua propia, solo les falta su conocimiento científico, conque puedan dar a cada cosa su nombre ».
-

AUTEUR

SOPHIE SARRAZIN

ReSO, Université Paul-Valéry Montpellier 3